

# UN REGARD D'HISTORIEN SUR LES ÉCHANGES DES SAVOIRS TRADUCTIFS

Lieven D'HULST  
KU Leuven, Belgique,  
lieven.dhulst@kuleuven.be

**Résumé :** Cette contribution se penche sur les manières dont les savoirs sur la traduction ou savoirs traductifs (*translation knowledges*) circulent dans le temps et dans l'espace, ainsi que sur les méthodes qui conviennent à l'étude de cette circulation. La notion de savoir traductif inclut mais ne se réduit pas aux théories traductologiques, puisqu'elle s'applique à l'ensemble des types de réflexion, d'attitudes et de croyances ayant trait à la traduction. Trois types d'observatoires sur les échanges des savoirs traductifs passent ensuite la revue : les échanges basés sur des rapports de pouvoir entre des centres et des périphéries, les échanges qui expriment des visées interactives et les échanges qui s'échelonnent sur des durées différentes. Ces observatoires invitent à entamer une réflexion sur une histoire globale des savoirs traductifs, une entreprise à la fois utopique et indispensable.

**Mots-clés :** savoirs traductifs, histoire différentielle, histoire globale.

**Abstract :** This contribution examines the circulation of translation knowledge over time and space, as well as the methods that are appropriate for studying this circulation. The notion of translation knowledges includes but is not limited to translation theories, as it applies to all types of thinking, attitudes and beliefs related to translation. Three types of observatories on the exchange of translational knowledge are then reviewed: exchanges based on power relations between centres and peripheries, exchanges that express some interaction, and exchanges that take place over different durations. These observatories invite us to reflect on a global history of translation knowledge, an undertaking that is both utopian and indispensable.

**Keywords :** translation knowledges, differential history, global history.

## 1. Les savoirs traductifs et leur étude historique

Cette contribution se penche sur les manières dont les savoirs sur la traduction circulent dans le temps et dans l'espace, ainsi que sur les méthodes qui conviennent à l'étude de cette circulation. Elle s'ouvre sur quelques considérations sur les concepts de « savoir », de « savoir traductif », et sur les enjeux d'une étude historique des échanges de savoirs traductifs. Suivent trois exemples ou modèles d'une telle étude ainsi que quelques observations finales sur les enjeux et les limites d'une histoire large, sinon globale, de ces échanges.

Que faut-il entendre par les concepts de « savoir » (*knowledge, Wissen*) et de « savoir traductif » (*translation knowledge, translatorisches Wissen*), qui sont des hyperonymes de concepts plus familiers comme « science » et « théorie » et de leurs corrélats « traductologie » et « théorie de la traduction » ? En fait, le premier concept couvre, depuis l'Antiquité grecque, un large éventail d'activités réflexives : « *techne* [savoir-faire], *episteme* [connaissance], *praxis* [pratique], *phronesis* [prudence] and *gnosis* [gnosie] » (Burke, 2016 : 14). Tout naturellement, chaque aire culturelle et chaque époque connaît des définitions similaires, différentes et complémentaires. Ainsi, le chinois distingue entre *zhishi* (savoir) et *shixue* (savoir-faire), mais leur adjoint « a plethora of terms including *changshi* (common knowledge), *xuexen* (learning), *mijue* (secret know-how), and *famen* (Buddhist enlightenment) » (Judge, 2017 : 183). S'ajoute que les savoirs se laissent catégoriser selon d'autres critères : « [...] knowledge is pure and applied, abstract and concrete, explicit and implicit, learned and popular, male and female, local and universal » (Burke, 2016 : 14<sup>1</sup>). Enfin, les savoirs s'articulent étroitement à d'autres perceptions du monde, telles que des attitudes, des sentiments ou des croyances.

L'omniprésence des savoirs est obvie : « Knowledge touches upon almost all spheres of life in all eras and in all regions of the world [...] » (Lässig, 2016 : 32<sup>2</sup>). Mais il y a lieu d'arguer que l'attention qu'on leur porte aujourd'hui est indissociable des nombreuses interrogations issues de l'expansion presque effrénée des sciences et des technologies. L'une de ces interrogations porte sur la complexité impénétrable de nombreuses sciences, une autre sur la myopie qui pousse les savants à isoler des sujets de taille toujours plus infinitésimale. Ces interrogations sont partagées par le grand public autant que par les chercheurs.

Quant au concept de « savoir traductif », il s'applique aux nombreux types de réflexion, d'attitudes et de croyances ayant trait à la traduction, qui ont été assemblés, structurés, analysés et utilisés depuis des siècles, en de nombreux endroits et en de nombreuses langues, sous la forme de traités, manuels, théories, critiques, méthodes, lettres, préfaces, etc. (D'hulst et Gambier, 2018 : 6-7). Ce concept inclut donc la frange plus récente des théorisations ou modélisations coiffées par la traductologie et vise ainsi à dépasser la coupure majeure qui sépare, au milieu des années 1970, une pensée millénaire mais dite préscientifique de la traduction et la recherche dite scientifique de notre époque. Cette coupure me paraît trop brutale, tant sont nombreuses les continuités entre les démarches, visées ou savoir-faire passés et présents<sup>3</sup>.

Le propos qui va suivre adopte un point de vue historique, à l'instar des historiens des savoirs qui se sont évertués à intégrer les sciences modernes aux longues histoires d'entreprises intellectuelles qui les précèdent (*histories of knowledge, Wissensgeschichte*, cf. Pestre, 2015). Cependant, entreprendre une histoire des savoirs traductifs ne va pas sans précautions, car nous avons pris coutume de ranger les savoirs sur la traduction en paires binaires ou en catégories nettement départagées : citons les savoirs théoriques et appliqués, les savoirs conçus en une langue ou confinés à un espace ou encore offrant une combinaison des deux comme les savoirs nationaux (la « traductologie » française, par exemple, à côté de la « Translatologie » allemande). Si de tels

Un regard d'historien sur les échanges des savoirs traductifs classements paraissent souligner les discontinuités entre les savoirs, force est de constater aussi que depuis plusieurs décennies l'expansion mondiale de la recherche traductologique, du moins sous l'étiquette des *Translation Studies*, tend à rendre perméables les cloisons entre les traditions géoculturelles, en homogénéisant ou en « disciplinant » les visées et outillages de ces dernières, mais également en élargissant considérablement leur audience moyennant l'usage intensifié de l'anglais<sup>4</sup>. Cependant, il y a fort à parier que le succès des *Translation Studies* ait en même temps freiné ce mouvement, en soutenant indirectement les plaidoyers en faveur du maintien ou de la redécouverte des spécificités de savoirs géoculturels que l'aplanissement théorique ou disciplinaire des savoirs semblait occulter<sup>5</sup>.

Il va de soi que les histoires des savoirs traductifs sont tributaires de ces deux mouvements, qu'on peut appeler centripètes et centrifuges. Pour étudier le jeu de ces mouvements et les effets qu'ils exercent sur les histoires des savoirs, on peut évidemment se référer aux modèles en cours en historiographie (D'hulst, 2007). Rappelons quelques voies ou méthodes bien connues. La première s'appuie sur une longue tradition ; on peut l'appeler progressive ou cumulative, car elle met en relief les généalogies ou amplifications successives qui structurent l'histoire des savoirs, en l'occurrence celle des savoirs traductifs. La deuxième, plus récente, et davantage accréditée par les historiens des savoirs est l'histoire différentielle au sens foucauldien ; elle consiste en une « une méthode comparative qui tente de définir de l'intérieur une épistémè [...] d'une époque scientifique donnée » (Gauthier, 2005 : 101). Or, cette épistémè ou ensemble de savoirs est hétérogène, au point que l'histoire différentielle est censée mettre l'accent « sur les discontinuités plutôt que sur les transformations continues » (Gauthier, 2005 : 201) et récuser les « généalogies » en faveur de « la discontinuité, la réversibilité, la fragilité des objets et des acteurs historiques » (Van Damme, 2015 : 19). Une troisième méthode, dite externe, cherche à rendre compte des facteurs contextuels, c'est-à-dire politiques, économiques, sociaux ou culturels, qui ont pu infléchir le cours de l'histoire des savoirs traductifs. Corrélativement, une histoire attentive à ces facteurs tend à rapporter les continuités et discontinuités aux conditions d'émergence (politiques, sociales ou économiques) des savoirs historiques.

Dans ce qui suit, il sera question de telles méthodes, mais envisagées sous un angle peu habituel, qui est celui des échanges : si les mouvements centripètes et centrifuges se déterminent mutuellement à l'époque contemporaine, qu'en était-il au cours de la longue histoire des savoirs traductifs ? Et les méthodes au service des historiens des savoirs contemporains se laissent-elles transposer d'un seul tenant au passé ? Enfin, le concept d'échange, autant que ceux de savoir et de savoir traductif, désigne une pluralité de processus, qui méritent donc réflexion.

## **2. Échanges de savoirs traductifs**

L'histoire des échanges de savoirs traductifs paraît relativement démunie en comparaison avec le grand nombre de travaux qui se penchent sur la circulation internationale de savoirs savants ou culturels, y compris celle qui

transite par la traduction (pour un état des lieux du domaine scientifique, voir Dietz, 2016 ; pour le domaine culturel, voir Burke, 2016). Ces travaux s'attachent principalement aux processus de traduction et d'appropriation, ainsi qu'aux rapports d'asymétrie qui dominent les circulations des savoirs ; le cas échéant, les facteurs sociaux ou coloniaux qui sont responsables de ces asymétries sont également pris en compte (Liu, 1999), croisant ainsi les perspectives culturelles et scientifiques :

[...] to consider translation as a practice of analysing, assimilating, and affirming cultural difference can, in any case, offer inspiration to translation studies within the history of science. All the more so as these deliberations on the navigation of cultural differences converge with the history of science's lasting interest in the mobility and circulation of objects, individuals, and concepts between various, often disparate, sites of doing science. (Dietz, 2016 : 119<sup>6</sup>)

Quant aux échanges intellectuels qui transitent par la traduction, c'est sans conteste la sociologie de la traduction, alimentée ou non par des données scientométriques (S. Rovira-Esteva et al., 2015 ; Dahui Dong et Meng-Lin Chen, 2015) qui les a étudiés du plus près. Elle se réclame en particulier du modèle de « l'import-export intellectuel » (Bourdieu, 2002 : 3), lequel se centre notamment sur les conditions sociales des circulations des idées :

[...] une opération de sélection (qu'est-ce qu'on traduit ? qu'est-ce qu'on publie ? qui traduit ? qui publie ?) ; une opération de marquage (d'un produit préalablement « dégriffé ») à travers la maison d'édition, la collection, le traducteur et le préfacier (qui présente l'œuvre en se l'appropriant et en l'annexant à sa propre vision et, en tout cas, à une problématique inscrite dans le champ d'accueil et qui ne fait que très rarement le travail de reconstruction du champ d'origine, d'abord parce que c'est beaucoup trop difficile) ; une opération de lecture enfin, les lecteurs appliquant à l'œuvre des catégories de perception et des problématiques qui sont le produit d'un champ de production différent. (Bourdieu, 2002 : 4-5).

Parmi les travaux qui s'inspirent du modèle bourdieusien, on en citerait plusieurs qui creusent le rôle des traductions dans la circulation des savoirs sociaux ou scientifiques (p. ex. Şebnem Susam-Sarajeva, 2006 ; Schögler, 2018, Götz, 2019).

Une approche historique de la circulation des savoirs *sur* la traduction et du rôle que la traduction elle-même joue dans ce processus se prête-t-elle équivalamment à une analyse sociologique ? Il convient en tout cas de rappeler une série de mises en garde. Pour commencer, le concept d'« échange » se réfère à un ensemble de relations qui ne se laissent aisément démêler ou même déchiffrer :

The dynamics that produce new knowledge in spaces of contact among diverse systems or epistemes do not always generate easily decipherable relations of causality, correlativeness, or reciprocity. Relational complexity is multi-layered and multidirectional, rendered more problematic for research focusing on today's networked, technology-enhanced digital world. (Folaron, 2018 : 130)

S'imposent ensuite des choix : quelles relations privilégier et pourquoi ? Ainsi, les relations de réciprocité correspondent à un processus multidirectionnel : elles n'opèrent pas seulement entre des savoirs traductifs de types différents (théoriques, critiques, populaires, etc.) ou entre des savoirs issus de cultures différentes (entre les *Translation Studies* et la traductologie française, par

exemple) ; elles opèrent aussi entre des savoirs traductifs et d'autres types de savoirs : sociaux, religieux, langagiers, littéraires, etc.

Il convient également de rappeler que toute métaphore savante empruntée au langage courant risque de conserver des traces de ce dernier, au point d'entraver l'interchangeabilité des concepts : si le concept d'« échange » suggère ainsi une équivalence des pôles concernés, celui de « circulation » peut laisser entendre que les savoirs sont des sortes de conteneurs autonomes et dissociables d'autres savoirs, tandis que celui de « transfert » peut mettre en valeur le paradoxe d'un échange à sens unique.

Quant aux méthodes proprement dites, rien n'interdit naturellement de réemployer celles qui ont cours dans les histoires des savoirs scientifiques et culturels. Ainsi, il est possible de se centrer sur la logique interne des épistémès, dans la tradition foucauldienne, et de relever en ce cas les différences et les oppositions entre des savoirs traductifs d'une époque ou d'une aire donnée. Un exemple d'une telle démarche nous est procuré par A.P. Frank, dans un essai de lexicographie comparée de trois traditions réflexives (allemande, française, anglaise) qui se transforment au cours d'un siècle (Frank, 2015). À l'opposé, une reconstruction externe des savoirs, dans la foulée de la sociologie bourdieusienne, privilégiera des facteurs contextuels qui focalisent les rapports de force entre des champs intellectuels dominants et dominés, ainsi que le rôle des médiateurs (traducteurs, éditeurs, professeurs, etc.), des dispositifs institutionnels (politiques d'extraductions et d'intraductions<sup>8</sup> de savoirs traductifs), des statuts des langues-sources et langues-cibles, etc.

Enfin, il est bon de rappeler que si les savoirs traductifs se laissent configurer de plusieurs manières, celles-ci n'épuisent pas le potentiel des ressources à la portée de l'historien. Ces dernières se laissent décliner en un ensemble de catégories, dont voici un descriptif sommaire (cf. aussi D'hulst, 2014 : 28-42) :

(1) *Quis* : qui sont les médiateurs, c'est-à-dire les éditeurs, traducteurs, chercheurs, enseignants, critiques, ou encore lecteurs, soit les agents qui ont assuré le transfert de savoirs traductifs entre des langues, entre des types de savoirs (théoriques et empiriques, par exemple), mais également entre des pratiques ou disciplines différentes (entre l'anthropologie, la philosophie, la théologie, la grammaire, la sociologie, d'une part, et la théorie de la traduction, de l'autre) ? Comment sont coordonnées les actions des différents médiateurs, et ces derniers se constituent-ils en des réseaux d'acteurs, telles des « écoles » ?

(2) *Quid* : quels sont les éléments transférés ou échangés ? Bien entendu, des textes entiers (des ouvrages théoriques, des essais, voire des savoirs arrangés en introductions, encyclopédies, manuels), mais davantage encore des fragments, des citations isolées, des stéréotypes ou mêmes, dont il est plus aléatoire de retrouver la source. On s'interrogera également sur les critères de sélection de ces éléments, et donc aussi sur les silences ou les oublis qui en sont la contrepartie.

(3) *Quomodo* : moyennant quelles techniques les savoirs sont-ils transférés ? On citera principalement l'importation directe et indirecte (traduite), l'une et l'autre escortées de discours d'accompagnement explicatifs ou évaluatifs,

à côté de paraphrases, de résumés, de critiques, d'anthologies commentées, etc. ; ces modalités concernent aussi la forme de la présentation, qui est orale, écrite ou électronique : il peut s'agir d'exposés, de conférences, d'interviews, et de formats imprimés ou électroniques (youtube, Internet).

(4) *Cur* : à quels principes de causalité répondent les échanges ? On pourra le cas échéant identifier des contraintes externes (des politiques hégémoniques ou européennes ou encore des politiques missionnaires imposant des modèles traductifs uniformes, par exemple). On pourra également invoquer des contraintes internes aux champs des savoirs (lorsque des médiateurs souhaitent combler des lacunes, promouvoir telles idées ou techniques, défendre ou invalider telle tradition, etc.). S'ajoute qu'en retour, des causes matérielles (économiques), politiques, religieuses ou culturelles sont susceptibles de freiner voire d'empêcher des échanges.

(5) *Ubi* : où se produisent les échanges ? Entre et au sein d'institutions de recherche ou de formation, de manière informelle entre praticiens, au cours de colloques, sur des réseaux sociaux pour l'époque contemporaine, etc. Ils se produisent à des échelles locales, nationales, continentales, et investissent une pluralité de directions (à sens unique, réciproques, multipolaires, cf. plus loin).

(6) *Quando* : à quelles temporalités correspondent les échanges ? Certains sont ponctuels ou passagers, d'autres s'amplifient dans le temps et correspondent à des séquences, récemment appelées virages (*Wende, turns*) en traductologie, ou s'alignent sur la temporalité de régimes discursifs (le structuralisme, le postcolonialisme) ; d'autres échanges s'étendent sur une plus longue durée et transmettent des savoirs de façon continue ou récurrente, par exemple moyennant l'enseignement de techniques de la traduction.

(7) *Quibus auxiliis* : quelles structures ou quels régimes soutiennent, encouragent, organisent les échanges de savoirs traductifs ? Pareille fonction revient naturellement à des universités et instituts de formation, à des organisations nationales et internationales, ainsi qu'à des revues et associations professionnelles. On citera parallèlement les organes de recherche ou les centres d'expertise qui financent des rencontres et des colloques où prennent part des savants et des traducteurs, etc., à côté d'encadrements informels (et notamment sociaux), voire individuels, assurés par des professeurs, des directeurs de thèse et ainsi de suite.

Pour être longue, cette liste de catégories ou de questions est loin d'être exhaustive. Elle ne devrait pour autant être comprise comme un outil heuristique à des fins l'élaboration d'un projet concret, son rôle étant simplement d'attester du vaste potentiel d'une recherche ayant trait aux échanges de savoirs traductifs. Les choix à faire et les décisions à prendre par l'historien s'appuient de fait sur des interrogations concrètes, s'intègrent à un projet plus large, ou encore relèvent d'un programme historique à long terme : ce sont de tels formats qui dictent la sélection d'une ou la combinaison de plusieurs des catégories citées, à supposer que celles-ci soient aptes à étayer le but visé et à engendrer des résultats. Ce n'est pas le lieu de s'appesantir sur des interrogations, projets ou programmes concrets ; on s'en tiendra plutôt à une présentation assortie d'exemples de trois types d'observatoires historiques. Le

Un regard d'historien sur les échanges des savoirs traductifs premier et le deuxième mettent l'accent sur la catégorie spatiale (*ubi*) assortie à des régimes de pouvoir (*quibus auxiliis*), le troisième sur une mise en perspective temporelle (*quando*) mise en rapport avec l'espace (*ubi*).

### 3. Trois observatoires

#### 3.1. Centres et périphéries

Une conception des échanges de savoirs traductifs héritée de la sociologie des biens culturels telle qu'elle a été adaptée aux traductions (voir e.a. Van Es et Heilbron, 2015) se réclame du modèle bien connu « centre-périphérie » (e.a. Wallerstein, 2004, Even-Zohar, 2010) ; ce modèle se rapporte d'ordinaire à des entités géopolitiques, souvent nationales, et à des langues ou aires linguistiques. En relation avec des échanges interculturels qui transitent par la traduction, il exprime des rapports asymétriques entre les intraductions et les extraductions :

A central position in international exchanges implies that there are many translations made out of this language [l'anglais], but relatively few translations made into this language. Hence, the more central or dominant the cultural production of a country is, the more it serves as an example for other countries, but the less it is itself concerned with foreign cultural goods. (Van Es et Heilbron, 2015 : 297<sup>9</sup>)

Des facteurs économiques et culturels croisent sans les modifier fondamentalement les rapports de force entre les cultures qui intraduisent et celles qui extraduisent, cependant que des études bibliométriques en précisent l'étendue. Ainsi, par exemple, au cours des années 2000-2015, les travaux publiés en anglais l'emportent sur ceux en d'autres langues (ils s'élèvent à 40 % pour les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Australie, l'Écosse et l'Afrique du Sud pris ensemble, cf. Dong et Chen, 2015, p. 1115)<sup>10</sup>. Les effets de périphérisation s'expriment en des taux inégaux de citations d'études composées en des langues centrales et périphériques, ou dans la temporalité puis du rayonnement spatial de « virages » traductologiques, ou de thèmes et méthodes de recherche, selon qu'ils relèvent des pôles centraux ou périphériques.

Des rapports de force similaires surviennent à d'autres époques de l'histoire des savoirs traductifs. L'on sait ainsi que des régimes centralisateurs ou hégémoniques, à commencer par l'Empire romain, ont su distiller leurs visées et pratiques au sein de nombreuses cultures européennes. Plus particulièrement, on peut tenir les méthodes d'apprentissage des langues responsables de la diffusion des savoirs traductifs au long du Moyen Âge, une diffusion qui relève de la *translatio studii*, c'est-à-savoir le transfert spatio-temporel des savoirs, des valeurs, des visions du monde et des religions moyennant l'usage du latin (*transfère*) et moyennant des traductions dans les langues vernaculaires (*traducere*). Il va de soi que le transfert qui transite par la traduction implique une prise de conscience grandissante de la nature et des fonctions et techniques de cette pratique : « [...] the concept of *translatio studii* always involves texts [...]. Reading, translating, commenting, interpreting, rewriting – all are common intertextual activities of the *translatio studii* » (Carron, 1988 : 574<sup>11</sup>).

L'on sait aussi que ce processus de diffusion des savoirs traductifs s'est édifié sur la *translatio imperii*, c'est-à-dire le transfert du modèle de gouvernement qui prenait sa source dans l'Antiquité avant de couvrir une partie du globe,

notamment pendant la colonisation. Ainsi, la célèbre *Ratio studiorum* (1599), le code jésuite de l'éducation libérale, a connu une progression rapide en Europe (Italie, Espagne, Portugal, Autriche, France, Allemagne, etc.) avant de pénétrer les systèmes éducatifs de nombreuses colonies (i.e. l'Inde, Cuba, le Mexique, les Philippines), au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On observera des cas similaires d'échanges asymétriques à d'autres époques, tels la Révolution française et l'Empire napoléonien (D'hulst et Schreiber, 2014), l'Empire des Habsbourg (Wolf, 2012), ou la période nazie allemande. Il s'agit de régimes qui imposent une politique bien conçue de traductions chargées de propager de nouvelles idéologies, de faire connaître les lois et les règlements, ou de véhiculer, le cas échéant, la propagande militaire. Entée sur une gestion ingénieuse des outils de communication au sein de l'espace public, la traduction se trouve souvent imprimée, dans des documents officiels et sur des placards, en regard de l'original, dont la prééminence est ainsi soulignée.

Le modèle centre-périphérie ne semble guère tolérer de différenciations, cependant que les échanges du passé se laissent rarement mesurer à l'aune du dualisme global, voire d'un « système mondial » (Heilbron, 2000), qui serait la marque de notre époque. Il revient aux historiens d'identifier l'existence et même la coexistence de plusieurs sinon d'une multiplicité de centres et de périphéries à diverses époques et dans plusieurs continents. Sans oublier que l'ampleur et l'intensité des contacts sont loin d'être homogènes : les échanges entre les idées romaines sur la traduction d'œuvres grecques et les visées indiennes ou chinoises relatives à la traduction d'écrits bouddhistes sont rares ou n'ont guère laissé de traces.

### 3.2. *Visées interactives*

Comment rendre compte d'échanges qui se produisent avec une certaine intensité au sein d'un domaine particulier mais qui n'ont pas nécessairement de corrélats en d'autres domaines ou pratiques discursives ? Alors que la littérature, l'histoire ou la philosophie allemandes ont connu de très appréciables taux de traductions en français au long du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne pourrait en dire autant des écrits sur la traduction, y compris ceux de Schleiermacher ou de Goethe devenus célèbrissimes par la suite. L'un des défis face auxquels se retrouve l'historien consiste donc à focaliser les échanges là où ils se produisent, mais sans faire de ces derniers un principe universel. Un autre consiste à déjouer l'illusion que ces échanges sont une caractéristique attendue, durable sinon essentielle, de certaines traditions nationales ou langagières seulement, qui sont surtout celles que l'on a déjà étudiées sous cet angle.

Rien d'étonnant que la structuration des échanges interculturels et traductifs selon des axes centre-périphérie se soit attiré de vives critiques : elle serait le fruit d'une vision dite « eurocentrique » héritière des processus de colonisation qui l'ont précédée ; elle ignorerait donc l'existence d'échanges réciproques, tels que les traductions et transferts de l'arabe en latin pendant la longue période abbasside du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. De tels échanges viennent évidemment contrebalancer le modèle centre-périphérie qu'on vient d'évoquer.



S'ajoute que dans de nombreux cas ce modèle a rencontré des résistances ou a fait l'objet de mises en question. Ainsi, traduire les poèmes d'Ovide en espagnol au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles au Mexique devient une manière de résister aux modèles culturels imposés par le colonisateur (Gruzinski, 1999). L'on sait que cette idée de résistance a irrigué les études postcoloniales de la traduction au point d'en devenir un centre de gravité. Elle est aussi sous-jacente à la thèse selon laquelle la traduction se transforme en outil d'expression et de promotion de savoirs rédigés en des langues dites mineures. D'où l'appel à « épaisir » (cf. « thick translation<sup>12</sup> », Appiah, 2000) les représentations réductrices de savoirs antérieurs ou éloignés, dans une démarche anthropologique qui plaide pour une description « épaisse » des cultures (cf. « thick description », Geertz, 1973). De même, une méthode historique comme l'histoire croisée substitue au modèle centre-périphérie une visée interactive qui récuse le transfert à sens unique<sup>13</sup> en se focalisant plutôt sur les « resistances, inertias and ... new combinations » (Werner et Zimmermann, 2006 : 38<sup>14</sup>).

Les études postcoloniales ont eu le mérite de souligner les présupposés épistémologiques à l'œuvre dans les travaux dits eurocentriques ou occidentaux et de pointer du doigt les contextes matériels et institutionnels qui ont pu favoriser l'exercice de centralisation : d'une part, la prééminence de modèles théoriques, empiriques et herméneutiques, sur des savoirs forgés et transmis au sein d'univers épistémiques différents ; de l'autre, la mobilisation de ressources financières considérables, les usages et rituels propres au monde universitaire, les « styles » ou formats discursifs imposés par des éditeurs influents, le recours à des langues de grande diffusion, etc.

Cela étant, la mise en relief d'une analyse différentielle des savoirs traductifs et en particulier de savoirs marginalisés invite à constituer ces derniers en des ensembles homogènes, doués d'autonomie et donc distincts d'autres savoirs, en particulier issus d'Europe. Une configuration des savoirs qui privilégie les spécificités par rapport aux connexions et aux dépendances sollicite bien davantage une étude comparée des savoirs traductifs qu'une étude des échanges entre les uns et les autres. Elle « nationalise » ces savoirs et de la sorte renoue indirectement avec les visées de ceux qui continuent d'œuvrer au sein d'univers symboliques nationaux. Paradoxalement, un tel partage rencontre, par un retour de balancier, la critique que l'on a pu adresser naguère aux constructions nationales et européennes : de rester aveugle aux rapports de force qui structurent le champ des échanges de biens culturels.

### *3.3. Continuités et changements*

Une approche temporelle des échanges de savoirs traductifs met en avant des catégories comme la fréquence, la répétition ou la durée des échanges, et les agence variablement selon les périodes ou les aires où elles sont mises en œuvre. Voyons la catégorie de la durée : à transposer aux savoirs traductifs les distinctions bien connues de Braudel, il y aurait donc lieu de distinguer des échanges de longue, de moyenne et de courte durée<sup>15</sup>. Les échanges de longue durée concernent par exemple les savoirs ancrés dans les domaines de la grammaire et de la rhétorique ; en Europe, la transmission de ces derniers

couvre une période allant de la période romaine jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. Rener, 1989). De même, et en relation avec la Chine, on citera la transmission des idées et techniques de la traduction de textes sanskrits en chinois, au long de dix siècles et plus (du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle au moins, cf. Zaccchetti, 2019). On notera aussi que les savoirs traductifs de longue durée ne s'enferment pas dans des disciplines ou des pratiques institutionnelles : ils correspondent autant, sinon davantage, à des opinions populaires dont la transmission s'est révélée d'autant plus efficace et continue qu'elles trouvent expression dans des métaphores, phrases toutes faites ou stéréotypes, tels que « la lettre et l'esprit », « la traduction et la contrebande », *traduttore traditore*, etc. (pour un inventaire détaillé, voir Delisle, 2017).

En même temps, l'histoire donne à voir des échanges de savoirs traductifs sur une durée moyenne (plusieurs générations, par exemple) : citons la diffusion de l'argumentaire qui oppose, en Europe, l'imitation et l'émulation à l'Âge Classique ou la diffusion des idées sur la traduction périodisées selon des critères littéraires ou artistiques (la traduction romantique, postmoderne). Enfin, les visées de courte durée coïncident avec les travaux de penseurs individuels, de groupes de chercheurs, d'écoles, ou encore avec des « paradigmes ». Ces derniers sont couramment nommés virages (*turns*) en traductologie ; ils sont nombreux à se succéder au cours des cinquante dernières années : les virages linguistique, culturel, postcolonial, sociologique, audiovisuel, etc. La transmission de ces virages est encore peu étudiée ; certains puisent leur source outre-Manche ou outre-Atlantique, avant d'intégrer les savoirs coulés en d'autres langues et en des formats adaptés (pensons aux nombreuses introductions, anthologies, encyclopédies ou manuels de notre époque qui intègrent ou adaptent ces virages).

Comme les échanges se produisent à des échelles variables, rien n'interdit d'examiner le jeu des continuités et des changements au sein d'une seule tradition nationale ou linguistique. Par exemple, l'*Histoire des traductions en langue française* récemment finalisée (Chevrel et Masson, 2012-2019) invite à une étude transversale, siècle par siècle, des continuités et changements subis par des concepts de base comme la traduction, la retraduction, la pseudo-traduction, l'adaptation ou l'imitation. De même, il serait intéressant d'étudier comment les savoirs dits français conjuguent, au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les théories romaines de longue durée et des théories plus rapprochées puisées dans les écrits britanniques et italiens de Dryden, Pope, Monti ou Cesarotti.

Enfin, on notera que les durées temporelles croisent des relations spatiales de taille variable, du continent à la localité. Ainsi, les idéologies traductives transmises par les politiques hégémoniques autrichiennes ou françaises déjà mentionnées ont été reproduites et adaptées le cas échéant aux différentes nations européennes. Or, les provinces de ces nations, ainsi que les localités urbaines, les ont à leur tour reproduites et acclimatées à leurs propres usages et nécessités. Parallèlement, les nationalismes européens émergents ont échangé leurs thèses ethniques sur l'émancipation des langues et cultures populaires, tout en les agençant, aux niveaux national et local, avec les modèles juridiques et administratifs hérités des politiques hégémoniques, comme on a pu

Un regard d'historien sur les échanges des savoirs traductifs le montrer pour un ensemble de cités et municipalités européennes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (D'hulst et Koskinen, 2020).

Ce va-et-vient entre les durées et les espaces est symptomatique de la manière dont les savoirs s'entrelacent et se transmettent d'une aire à l'autre, en croisant au demeurant les autres catégories sollicitées par la circulation des savoirs traductifs. Loin de s'exclure, les perspectives transnationales, nationales et locales s'impliquent, au moins jusqu'à un certain point, si bien qu'il faut continuer de s'interroger sur les manières pour les étudier. Il est ainsi peu douteux qu'un agencement des savoirs traductifs recueillis et analysés dans le cadre d'histoires nationales est une tâche à la portée de la prochaine génération. Cependant, lorsqu'il s'agit d'échanges de savoirs entre un grand nombre de langues et s'étendant sur de longues distances, les approches interculturelles réduites à l'espace transnational, voire continental, révèlent leurs limites.

#### 4. Vers une histoire globale des échanges traductifs ?

Une vision plus large des échanges des savoirs traductifs est sans doute mieux servie lorsqu'elle cherche à s'aligner sur un des quatre grands modèles d'histoire dite mondiale ou globale, résumés comme suit par l'historien Jerry Bentley :

As it has developed since the 1960s and particularly since the 1980s, the new world history has focused attention on comparisons, connections, networks, and systems rather than the experiences of individual communities or discrete societies. (Bentley, 2011 : 21<sup>6</sup>)

Placer au cœur d'une telle entreprise les réseaux et les connexions, plutôt que les comparaisons et les systèmes, est évidemment une manière de s'élever contre le monadisme des cultures ou sociétés (Conrad, 2016). Mais au-delà de ce parti pris, il faut se rendre à l'évidence : une étude globale des échanges de savoirs traductifs ne peut se construire *ex nihilo*. Par l'envergure qu'elle donne à son angle d'approche, elle se distingue certes des histoires transnationales et comparées, mais elle ne peut se déployer sans les acquis de celles-ci. Par la mise en relief des connexions interculturelles, elle ne doit prétendre invalider le bien fondé de cadres nationaux ou langagiers.

Sur le terrain, la prudence est également de mise : les données manquent pour de nombreuses sociétés et périodes ; les historiens sont moins nombreux en Afrique qu'en Europe ou aux États-Unis ; et si l'étude des échanges traductifs intercontinentaux en est à ses débuts, c'est à plus forte raison le cas pour les savoirs traductifs. Surgissent aussi des questions méthodologiques : comment concilier les différents métalangages historiques (Gambier, 2019) ou les différents systèmes de périodisation historiques (Lorenz, 2017) ? Comment comprendre les savoirs nés et transmis dans des mondes matériels et symboliques éloignés, avant et après la naissance de l'imprimé ?

Tout cela ne doit pas faire perdre de vue le véritable enjeu : montrer la nature polyphonique, interactionnelle et dynamique des traductions, autant que les savoirs qui les ont accompagnés et qu'elles ont transmis tout au long de l'histoire. Comme toute utopie, celle d'une histoire globale des savoirs traductifs est une entreprise à la fois impossible et indispensable, du moins pour

qui souhaite reconstituer la complexité et l'évolution de cette pratique intellectuelle, dont l'histoire est millénaire. Alors que la science globale menace la survie des différences, les historiens des savoirs deviennent les gardiens de celles-ci, sinon les passeurs<sup>17</sup>.

## Notes

<sup>1</sup> Traduction : [Le] savoir est pur et appliqué, abstrait et concret, explicite et implicite, savant et populaire, masculin et féminin, local et universel.

<sup>2</sup> Traduction : Le savoir touche à presque tous les domaines de la vie, à toutes les époques et dans toutes les régions du monde.

<sup>3</sup> Elle est par exemple inefficace pour qui souhaite reconstituer l'avènement et l'évolution de la traductologie (voir D'hulst, 2021).

<sup>4</sup> De plus en plus de chercheurs qui n'ont pas l'anglais comme langue maternelle se servent de cette langue dans leurs publications traductologiques (cf. M. Götz 2019 : 246).

<sup>5</sup> De ce retour témoignent toute une série d'ouvrages, tels que : *The Routledge Handbook of Arabic Translation* (Hanna et al., 2019), *The Routledge Handbook of Spanish Translation Studies* (Valdeón et Vidal, 2019), *Translation Studies in China. The State of the Art* (Han et Li, 2019), etc.

<sup>6</sup> Traduction : Envisager la traduction comme une pratique pour analyser, assimiler et affirmer les différences culturelles peut, en tout cas, inspirer les études de traduction dans le cadre de l'histoire des sciences, d'autant plus que la réflexion sur la gestion des différences culturelles converge avec l'intérêt durable de l'histoire des sciences pour la mobilité et la circulation des objets, des individus et des concepts entre les différents espaces, souvent disparates, de l'activité scientifique.

<sup>7</sup> Traduction : La dynamique qui produit de nouveaux savoirs dans les espaces de contact entre divers systèmes ou épistémès ne génère pas toujours des relations de causalité, de corrélation ou de réciprocité facilement déchiffrables. La complexité relationnelle est multicouche et multidirectionnelle, rendue plus problématique pour la recherche axée sur le monde numérique d'aujourd'hui, en réseau et assisté par la technologie.

<sup>8</sup> Les termes « extradition » et « intraduction », introduits par Ganne et Minon (1992), s'appliquent aux traductions faites à partir d'une langue et dans une langue.

<sup>9</sup> Traduction : Une position centrale dans les échanges internationaux implique qu'il y a beaucoup de traductions faites à partir de cette langue [l'anglais], mais relativement peu de traductions faites vers cette langue. Ainsi, plus la production culturelle d'un pays est centrale ou dominante, plus elle sert d'exemple aux autres pays, mais moins elle s'intéresse elle-même aux biens culturels étrangers.

<sup>10</sup> Dans le numéro 68 (2021) de la revue *Romanica Wratislaviensia* (<http://rwr.wuwr.pl/>), on lira plusieurs contributions consacrées aux échanges traductologiques au sein et à partir d'aires « périphériques », telles que la Finlande (Kristiina Taivalkoski-Shilov), la Pologne (Elżbieta Skibińska, Malgorzata Tryuk) et la Grèce (Mavina Pantazara, Simos P. Grammenidis).

<sup>11</sup> Traduction : [...] le concept de *translatio studii* implique toujours des textes [...]. Lire, traduire, commenter, interpréter, réécrire – toutes ces activités intertextuelles relèvent de la *translatio studii*.

<sup>12</sup> Traduction : traduction dense.

<sup>13</sup> Sans oublier que l'imposition de savoirs centraux suppose toujours jusqu'à un certain point la prise en compte de savoirs locaux.

<sup>14</sup> Traduction : résistances, inerties et ... nouvelles combinaisons.

<sup>15</sup> Voir aussi D'hulst, 2007.

<sup>16</sup> Traduction : Telle qu'elle s'est développée depuis les années 1960 et surtout depuis les années 1980, la nouvelle histoire du monde a mis l'accent sur les comparaisons, les connexions, les réseaux et les systèmes plutôt que sur les expériences de communautés individuelles ou de sociétés distinctes.

<sup>17</sup> Cf. le commentaire suivant de Christophe Charle : « [...] la fonction actuelle de l'historien : être le médiateur, le traducteur, le donneur d'équivalents, pour faire comprendre, mesurer, interpréter la discordance des temps, non seulement dans le sens présent/passé (pourquoi ces

témoins du 19<sup>e</sup> siècle pensaient-ils ainsi et ne le faisons-nous plus ?), mais aussi passé/futur (pourquoi imaginaient-ils ainsi l'histoire à venir et pourquoi ne le pouvons-nous pas ?) et enfin présent/futur (comment pouvons-nous utiliser cette expérience historique rétrospective pour affiner notre propre perception du présent et éventuellement du futur ?)» (Bantigny, Deluermoz et Charle, 2013 : 244).

## Références

- Appiah, Kwame Anthony (2000) [1993] : « Thick translation », in Venuti, Lawrence (ed.), *The Translation Studies Reader*, London-New York, Routledge, pp. 417-429.
- Bantigny, Ludivine, Quentin Deluermoz et Christophe Charle (2013) : « Entretien avec Christophe Charle. Autour de *Discordance des temps : une brève histoire de la modernité* », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 117, pp. 231-246.
- Bentley, Jerry H. (2011) : « Introduction. The Task of World History », in Bentley, Jerry H. (ed.), *The Oxford Handbook of World History*, Oxford, Oxford UP, pp. 1-16.
- Bourdieu, Pierre (2002) : « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 145(5), pp. 3-8.
- Burke, Peter (2016) : *What is the History of Knowledge ?* Cambridge, Polity Press, 2016.
- Burke, Peter (2018) : *What is Cultural History ?* Cambridge, Polity Press, 2018<sup>3</sup>.
- Carron, Jean-Claude (1988) : « Imitation and Intertextuality in the Renaissance », *New Literary History* n° 19(3), pp. 565-579.
- Chevrel, Yves et Jean-Yves Masson (eds.) (2012-2019) : *Histoire des traductions en langue française*, Paris, Verdier, 4 vol.
- Conrad, Sebastian (2016) : *What is Global History ?* Princeton, Princeton University Press.
- Dahui, Dong et Meng-Lin Chen (2015) : « Publication trends and co-citation mapping of translation studies between 2000 and 2015 », *Scientometrics* n° 105, pp. 1111-1128.
- Delisle, Jean (2017) : *La traduction en citations : Florilège*, Ottawa, University of Ottawa Press.
- D'hulst, Lieven (2007) : « Questions d'historiographie de la traduction », in Kittel, Harald et al. (eds.), *Übersetzung : ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung*, Berlin, De Gruyter, pp. 1063-1073.
- D'hulst, Lieven (2014) : *Essais d'histoire de la traduction. Avatars de Janus*, Paris, Classiques Garnier.
- D'hulst, Lieven (2021) : « What happened in translation studies before Translation Studies ? On transfer in French translation knowledge (1900-1960) », in Moniz, Maria Lin, Isabel Gil, et Alexandra Lopes (eds.), *Once upon a time there was translation. Essays on translation history in honour of Teresa Sernya*, Lisbonne, Universidade Catolica Editore, pp. 25-45.
- D'hulst, Lieven et Michael Schreiber (2014) : « Vers une historiographie des politiques des traductions en Belgique durant la période française », *Target. International Journal of Translation Studies* n° 26(1), pp. 3-31.

- D'hulst, Lieven et Yves Gambier (eds.) (2018) : *A History of Modern Translation Knowledge*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- D'hulst, Lieven et Kaisa Koskinen (eds.) (2020) : *Translating in Towns*, London, Bloomsbury.
- Dietz, Bettina (2016) : « Introduction : Special Issue 'Translating and translations in the history of science', *Annals of Science* n° 73(2), pp. 117-121.
- Even-Zohar, Itamar (2010) : *Papers in Culture Research*, Tel Aviv, The Culture Research Laboratory. Electronic Book, <http://www.even-zohar.com>. Consulté le 15 janvier 2020.
- Folaron, Deborah A. (2018) : « Circulation and spread of knowledge », in D'hulst, Lieven et Yves Gambier (eds.), pp. 127-133.
- Frank, Armin Paul (2015) : *Auf eine kopernikanische Wende? Übersetzungsbegriffe französisch, englisch, deutsch – 1740er bis 1830er Jahre*, Göttingen, V&R unipress.
- Gambier, Yves (2018) : « Concepts of translation », in D'hulst, Lieven et Yves Gambier, (eds.), pp. 19-38.
- Ganne, Valérie et Marc Minon (2012) : « Géographie de la traduction », in Barret-Ducrocq, Françoise (ed.), *Traduire l'Europe*, Paris, Payot, pp. 55-95.
- Gauthier, Yvon (2005) : *Entre science et culture. Introduction à la philosophie des sciences*, Montréal, PUM.
- Geertz, Clifford (1973) : *The interpretation of cultures. Selected essays*, New York, Basic Books.
- Götz, Mara (2019) : *The Emergence of Sociology in Translation Studies*, Edinburgh, The University of Edinburgh. <https://era.ed.ac.uk/handle/1842/36025>. Consulté le 15 janvier 2020.
- Gruzinski, Serge (1999) : *La pensée métisse*, Paris, Éditions Fayard.
- Han, Ziman et Defeng Li (eds.) : *Translation Studies in China. The State of the Art*, Singapore, Springer.
- Hanna, Sameh, Hanem El-Farahaty et Abdel-Wahab Khalifa (eds.) : *The Routledge Handbook of Arabic Translation*, London-New York, Routledge.
- Heilbron Johan (2000) : « Translation as a cultural world system », *Perspectives : Studies in Translatology* n° 8(1), pp. 9-26.
- Judge, Joan (2017) : Compte rendu de Peter Burke 2016, *Canadian Journal of History* n° 52(1), pp. 182-184.
- Lässig, Simone (2016) : « The History of Knowledge And the Expansion of the Historical Research Agenda », *Bulletin of the GHI* n° 59, pp. 29-58.
- Liu, Lydia H. (ed.) (1999) : *Tokens of Exchange : The Problem of Translation in Global Circulations*, Durham, Duke University Press.
- Lorenz, Chris (2017) : « 'The times they are a-changin'. On time, space and periodization in history », in Carretero, Mario, Stefan Berger et Maria Grever (eds.), *Palgrave handbook of research in historical culture and education*, London, Springer, pp. 109-132.
- Pestre, Dominique (ed.) (2015) : *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Éditions du Seuil, 3 vol.
- Renner, Frederick M. (1989) : *Interpretatio : Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi.

- Rovira-Esteva, Sara, Pilar Orero et Javier Franco Aixelá (2015) : « Bibliometric and bibliographical research in Translation Studies », *Perspectives* n° 23(2), pp. 159-160.
- Schögler, Rafael Y. (2018) : « Translation in the Social Sciences and Humanities : Circulating and Canonizing Knowledge », *Alif: Journal of Comparative Poetics* n° 38, pp. 62-90.
- Susam-Sarajeva, Şebnem (2006) : *Theories on the move : Translation's role in the travels of literary theories*, Amsterdam-New York, Rodopi.
- Valdeón, Roberto A. et Vidal África (eds.) (2019) : *The Routledge Handbook of Spanish Translation Studies*, London-New York, Routledge.
- Van Damme, Stéphane (2015) : « Un ancien régime des sciences et des savoirs », in Pestre (ed.) (2015), t. I, pp. 19-40.
- Van Es, Nicky et Johan Heilbron (2015) : « Translation : Economic and Sociological Perspectives », *Cultural Sociology* n° 9(3), pp. 296-319.
- Wallerstein, Immanuel (2004) : *World-Systems Analysis. An Introduction*, Durham, Duke University Press.
- Werner, Michael et Bénédicte Zimmermann (2006) : « Beyond Comparison : *Histoire croisée* and the Challenge of Reflexivity », *History and Theory* n° 45, pp. 30-50.
- Wolf, Michaela (2012) : *Die vielsprachige Seele Kakanien. Übersetzen und Dolmetschen in der Habsburgermonarchie 1848-1918*, Wien-Köln-Weimar, Böhlau.
- Zacchetti, Stefano (2019) : « Translation theories and practices in medieval Chinese Buddhism ». Conférence inédite au colloque « Translation History and Translation Stories » (Treviso, 15-16 avril 2019).